

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PAS DE CAHOTS, S'IL VOUS PLAÎT.

Je suis en voiture.

Ce que j'aime, c'est une route *unie*, une route *égale*.

Il y a de ces chemins cahoteux, qui, tous les vingt-cinq tours de roue, vous jettent sans merci dans un trou, c'est jour de fête pour les courbatures, ce ne l'est pas au tant, pour notre sensible humanité.

Dans tous les cas, je suis libre, bien souvent, de ne point prendre la voiture.

La vie est à sa façon un véhicule qui emporte les enfants d'Adam vers leurs éternelles destinées.

Sur quoi vivons-nous, disons mieux : "sur quoi roule la vie" ?

Elle va beaucoup sur le caractère. Disons de suite que ce chemin, n'est pas toujours macadamisé.

Il y a des personnes dont la vie est très agitée parce que leur caractère est dans le genre de l'ancienne *repousse* des montagnes de Saint-Faustin.

Ce qui fait le charme de la vie, c'est cependant, et pour une large mesure, l'*égalité*, l'égalité de caractère.

L'*inégalité de caractère* que l'on appelle plus souvent l'*heure inégale*, fait le cahot sans cesse répété qui pousse sur trois roues seulement la vie de bien du monde.

L'*inégalité d'humeur* vous rend *malheureux* pour vous-même et *insupportable* pour les autres.

Les femmes sont plus inégales que les hommes et cela parce qu'il y a plus de sable dans leur nature ; le sable, on le sait, est très mouvant. Elles ne sont pas pour cela plus excusables, car l'égalité d'humeur est pour elles un *devoir d'état*.

De grâces, comblons ces cahots, pour nous rendre la vie douce, ainsi qu'aux autres.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre.

LE LOGIS DE KENNEL COURT (1)

Traduit de l'anglais de Miss Amy Fowler

(Pour la Famille)

CHAPITRE I.

Etes-vous jamais allés, chers lecteurs, dans la grande et industrielle cité de Newcastle-sur-Tyne ? Si vous êtes nés dans le Nord ou si vous y êtes élevés, vous ne remarquerez peut être pas des particularités qui frapperaient vivement un étranger.

En arrivant par le midi, vous verriez avec surprise les jolis clochers des vieilles églises, le sol noir de la région environnante, les sifflements ininterrompus des machines de chemins de fer et de mines, l'air renfrogné des maisons aux murs gris

(1) Avant propos du traducteur. Le récit suivant est emprunté aux *Comtes de Noël du petit Dick*, par une anglaise dont la conversion au catholicisme a récemment fait quelque bruit.

Dans ces pages, en apparence enfantines, Miss Amy Fowler a dépeint, avec l'éloquence des faits et dans leur poignante réalité, les misères physiques et surtout morales des grandes villes industrielles de l'Angleterre. Par contraste, elle a vivement mis en lumière les bienfaits et la nécessité de la foi et de la charité catholiques.

Le retour intégral de l'Angleterre au catholicisme peut seul modifier, progressivement et sans péril pour les principes fondamentaux de la famille, de la société et de l'autorité, le lamentable régime économique qui régit cette contrée, en corrigeant, dans toutes les classes, les vices et les abus qui le favorisent et le perpétuent.

foucé, les brouillards du vieux quartier et vous vous demanderiez avec étonnement comment cette ville a pu recevoir le surnom bien connu de " la belle Newcastle."

Si vous êtes jamais partis de Newcastle pour Edimbourg par la ligne la plus rapprochée de l'entrée de la gare, vous avez pu voir en contrabas des rues étroites et des maisons regorgeant d'habitants. A leur aspect malpropre et repoussant vous avez très probablement pensé, comme tant d'autres, que si vous deviez habiter ces rues et ces maisons, il vous serait impossible, au sein d'une telle corruption, de vous préserver " des souillures du monde " et que votre âme aurait grand'peine à franchir cette misère et cette malpropreté pour s'élever aux pensées du Dieu de toute sainteté et de sa religion sans tâche.

Dans l'un de ces misérables repaires, le pire de tous peut-être, un véritable casse-cou, situé dans une ruelle appelée à Kennel Court, logeaient dans une seule pièce un homme, sa femme et leur fille, restée veuve avec cinq enfants. Le mari travaillait au chemin de fer, quand il lui en prenait fantaisie. Les femmes comméraient, se disputaient et fainéantaient toute la journée, dans la cour, sauf dans les moments où elles étaient au cabaret. Les enfants allaient à l'école lorsqu'il y avait quelque argent pour payer, ce qui n'arrivait pas souvent, et passaient le reste du temps sur les trottoirs avec d'autres enfants aussi misérables et déguenillés qu'eux.

La femme, devenue maintenant une vieille mendiante en savates et en haillons avec ses nattes de cheveux gris à moitié dénouées et flottantes au vent, était autrefois une gentille et proprette servante dans une maison de campagne. William Carter l'avait demandée en mariage, lorsqu'il n'était encore qu'aide-jardinier, et, après avoir atteint le poste de jardinier en chef, il l'avait épousée. Aussitôt après leur mariage, il s'était mis à boire ; il passait déjà, du reste, auparavant pour un ivrogne. Son maître l'avait renvoyé sans certificat et il était venu échouer à la ville avec sa femme et avec sa fille. Pendant un certain temps, il travailla courageusement sur la ligne. Mais son ancienne passion, encouragée par quelques-uns de ses

compagnons de travail, reprit le dessus et il tomba peu à peu de mal en pis. Sa fille se maria mais, au bout de quinze années, elle resta veuve, nous l'avons dit, avec cinq enfants. Elle travaillait dans une grande fabrique, comme sa mère, et elles s'encourageaient mutuellement dans la mauvaise habitude de boire, si bien qu'elles en furent réduites à venir loger dans une chambre de Kennel Court qu'elles partageaient avec les rats. Et encore ces derniers étaient les plus favorisés, car ils avaient leurs appartements particuliers trop petits pour donner accès aux hôtes du logis, tandis que ceux-ci n'étaient jamais à l'abri des rats qui trottaient dans la chambre pendant la journée et venaient la nuit troubler le sommeil de ses habitants.

Les trois aînés, à l'époque où commence cette histoire, travaillaient dans une fabrique. Le plus vieux avait quinze ans et les deux autres étaient jumeaux et âgés de quatorze ans. Les deux petits, nommés Rob et Johnnie avaient huit ans et sept ans. Ils avaient dû être tous baptisés, car leur père était mort catholique. Mais leur mère n'avait guère souci de leurs âmes immortelles. Leur père, pendant qu'il vivait, les avait toujours emmenés à la messe tous les dimanches et il les envoyait à l'école du Dimanche faite par les Pères dominicains. Après sa mort, les trois aînés avaient grandi sans qu'on s'occupât d'eux et ils aimaient mieux passer le dimanche dans la cité avec les autres filles et garçons désœuvrés que "d'aller s'enfermer dans une église ou dans une école pour entendre des sermons", suivant leur noble expression. Mais Rob et Johnnie restèrent fidèles. Dans les premiers temps, ils allèrent à la messe parce que leur père les y avait toujours envoyés ; ils y allèrent ensuite pour échapper au tapage et à la dissipation qui régnaient le dimanche dans la cour, puis ils finirent par comprendre ce qu'on leur enseignait à l'école et par aimer à assister à la sainte messe.

Dans le nord, où l'esprit protestant n'a pas répandu son venin dans toutes les âmes, les enfants des pauvres vont à la messe sans souliers et sans bas, lorsqu'ils n'en ont point, ce qui est la règle générale. Les filles y vont aussi sans chapeaux lors-

qu'elles n'en ont pas. Rob et Johnnie se trouvaient dans ces deux cas. Mais ils avaient entendu dire bien des fois au père dominicain chargé des écoles que l'enfant en haillons qui aime notre cher sauveur de tout son cœur lui fait une visite beaucoup plus agréable, dans le sacrement béni de l'autel, que l'enfant luxueusement habillé qui regarde de tous côtés dans l'église en comparant ses vêtements à ceux des autres et récite distraitemment ses prières. Ils ne pensaient qu'à Jésus, lorsqu'ils étaient en sa présence et oubliaient leurs pieds nus et leurs habits en lambeaux.

Leur grande ambition était de servir à l'autel. Ils avaient l'habitude de passer des heures entières à parler du temps bien rapproché, ils l'espéraient du moins, où ils auraient des souliers, des bas et des habits convenables. Ils avaient aussi coutume d'aller chanter dans les rues et les passants, voyant leurs petites figures pâles et leurs pieds nus, tous bleus de froid, s'apitoyaient sur leur sort et leur donnaient des pièces de menue monnaie. Un jour, un jeune gentleman, qui les avait chargés de garder son bicycle pendant qu'il était entré dans une boutique, leur avait donné un shilling pour eux deux. Aussi combien d'Ave Maria nos petits garçons reconnaissants, auraient-ils récités à son intention ! Que de fois ils s'étaient demandé avec étonnement qui il était et pourquoi il leur avait donné tant d'argent.

Un jour ils attendirent le père Bernard à la sortie de l'école.

— “ Eh bien Robby ? ” dit-il avec bonté, en voyant que les enfants voulaient lui parler.

— “ Voudriez-vous nous dire, père Bernard, combien il nous faut d'argent pour acheter des habits neufs ? ” demanda Robby.

Les enfants de Newcastle ne sont généralement pas timides. Mais Rob rougit comme une pivoine à la pensée qu'il lui fallait demander avis au père Bernard pour une chose dont il appartenait à sa mère de s'occuper.

A. GAUDEFROY.

(A Continuer.)

A ROME : PAR CI, PAR LÀ.

CHAPITRE ONZIÈME

DU 8 AU 19 MAI

Jeudi, 8 mai. — Voilà qui est original, je suis devenu chapelain à Rome. M. l'abbé Morlot, chapelain de ce couvent, vint me trouver la semaine dernière, et me dit : " J'aimerais à aller faire une promenade d'un mois à Paris, dans ma famille. Au temps des vacances, il n'y aura peut-être plus de prêtres pensionnaires ici, vû les chaleurs, et il sera difficile, de me trouver un remplaçant. Pourriez-vous dire la messe à ma place chaque matin et chanter le salut deux fois par semaine. " " Je le ferai avec plaisir tant que je serai ici, mais si mes affaires m'appellent ailleurs, ou si je suis prêt à partir avant votre retour, je ne m'engage à rien. " — " C'est bien, dit-il, risquons. " Et, hier à neuf heures, il prenait le train pour Paris.

Depuis un mois, je disais la messe à 7 heures, je vais maintenant reprendre 6½ h., cela m'arrange mieux. L'avant-midi se trouve plus longue, et c'est le temps du travail fructueux. Ce soir à 6¼ h., j'ai donné ma première bénédiction du Saint Sacrement, comme chapelain. Ce ne m'est aucun dérangement, car j'avais coutume d'y assister, quand j'étais dans la maison. C'est assez tôt que j'ai amplement le temps de me rendre à la Propagande, lorsque j'y aurai affaire, vû que les audiences là ne commencent qu'à 7 heures. Je souperai à six, et tout se suivra comme par enchantement.

Le chapelain du couvent ici n'est pas le confesseur ; du reste je n'aurais pas voulu me charger de cette besogne. Le confesseur est un Père Dominicain qui vient faire son apparition chaque samedi après-midi, tous les quinze jours, j'en profite. Je vais profiter du sommeil qui s'appesantit sur mes paupières pour passer une bonne nuit de repos. Bon soir !

Vendredi, 9 mai. — J'ai omis de vous dire que hier j'ai été à une audience du pape. Il recevait dans la salle du trône un pèlerinage allemand, j'ai obtenu un billet, et pour une heure j'ai été allemand d'yeux et d'oreilles.

Le pape était frais, dispos, jeune plus que je ne l'avais jamais vu. Sa voix était forte et distincte, ses gestes larges et vastes. Debout il avait un air de majesté qui impose. C'était enlevant que de l'entendre exprimer ses grandes idées dans un latin majestueux et superbe, comme vous pouvez en avoir une idée par la *Voce* que je vous envoie.

Mon billet me donnait droit à la messe papale ce matin ; mais il n'y a pas moyen de jouir de toutes les bonnes choses, il faut savoir se borner. Je restai à la Villa pour travailler, bénissant Dieu d'avoir tant d'occasions de voir le Saint-Père.

Samedi, 10 mai. — J'ai passé la journée à travailler mon troisième mémoire. Je terminai la rédaction définitive de la première partie. Si rien ne vient me déranger, la dernière sera complète avec la semaine prochaine. Puis on fera imprimer de suite. Celui-ci est presque aussi long que celui que je vous ai déjà envoyé ; son titre est *Mémoire sur les Ressources à créer pour la Succursale*.

Dimanche, 11 mai. — J'ai été dîner au Collège Canadien, puis j'ai passé l'après-midi à jaser et à m'amuser avec les jeunes gens.

Je suis rentré pour le salut à 6 heures, pour mon salut de chapelain.

Je vous envoie mon *Mémoire sur l'Union*. Il y a longtemps qu'il a été présenté à la Propagande, et que j'ai obtenu une réponse, laquelle est tout-à-fait favorable ; mais il est bon de l'avoir imprimé, pour le laisser dans les archives de la Propagande. Pendant que j'ai été malade, comme je ne pouvais faire grand chose, je l'envoyai à l'imprimerie ; et, comme les épreuves ne peuvent me corriger, je passai mon temps à corriger des *épreuves*.

Mes nouvelles de St-Lin vont au 27 avril. Je suis bien. J'avais perdu de l'embonpoint, je le reprends chaque jour. Priez pour moi, je le fais pour vous souvent, et surtout aujourd'hui où il est dit à la messe : " Tout ce que vous demanderez à Dieu en mon nom, il vous l'accordera. " Au revoir ! que Dieu vous console, qu'il vous soutienne dans les misères et les contradictions de cette pauvre vie ; qu'il vous donne un cœur joyeux, qui prenne tout du bon côté, sans impatience, sans inquiétude, sachant que tout ce qui nous arrive est pour le mieux.

Les petits intérêts mesquins s'agitent, tant dans l'un que dans l'autre camp. C'est un mal qui doit arriver pour un plus grand bien. C'est l'écume qui passe. Quand toutes les idées étroites seront usées, alors sur leurs cendres s'élèvera l'édifice large de la concorde et du progrès universitaire. Tout cela fortifie mon espérance et donne de la vie à mon action. Continuez par votre dévouement et votre esprit d'ordre à me rendre tranquille sur ma paroisse, et vous aurez fait une bonne œuvre, même au point de vue universitaire. Pour mille raisons, je dois rester curé, ne serait-ce que pour avoir l'autorité extérieure que donne ce titre au Canada ; mais je ne pourrais garder une cure, si je n'en savais la desserte parfaitement remplie. Merci, et croyez que pour ce service je vous aime deux fois.

Vous me demandez si, pour placer le tableau de St-Lin, vous devez m'attendre. Non. Si vous trouvez le tableau beau, ou au moins convenable, s'il embellit l'église, ou au moins ne la dépare pas ; si vous avez raison de croire que je l'accepterais, ce dont je n'ai aucun doute ; dans ces hypothèses, placez le tableau.

Il reste toujours assez à faire, il ne faut pas remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui. A mon retour, nous aurons la consécration de l'église, sans compter l'intronisation de nos reliques. Je viens de m'en procurer encore treize nouvelles.

Vous pourrez faire une fête, annoncée d'avance, afin d'attirer un concours. Il y aurait diacre et sous-diacre. Le tableau serait voilé jusqu'à l'évangile, à ce moment le rideau tomberait.

La chair retentirait d'un beau sermon sur S. Lin. Puis suivrait une quête, dont une part raisonnable servirait à payer le prédicateur, que ce prédicateur fut Rouleau, ou vous, ou un autre. Si tout était prêt, la St-Pierre serait un beau jour pour une telle fête. Vous pourriez avoir des secours de Ste-Thérèse à cette époque.

Quant à l'homme qui posera le cadre, je ne puis avoir d'opinion à cette distance. Seulement, comme il faudrait peut-être tailler un peu dans la corniche il ne faudrait pas fournir occasion à M. Pauzé de se plaindre que son ouvrage a été gâté ; et à ce point de vue, s'il peut faire le travail aussi bien, il serait peut-être préférable de le lui donner. Voyez.

Lundi, 12 mai. — Je me suis remis à l'ouvrage pour de bon. A la fin de cette semaine, j'aurai fini le plus important de mes mémoires. J'ai copié quatre fois de ma main le mémoire sur les comptes ; et celui qui est actuellement sur le métier, je le rabotte pour la cinquième fois. S'il n'est pas mieux fait, c'est que je n'en suis pas capable.

Le Père Paradis est tombé ici comme une bombe, et il partira comme un pétard ; je crains fort qu'il ne fasse long feu. Ah ! s'il y avait moyen d'arranger cela à l'amiable, quel sujet de scandale on enleverait ! Je voudrais voir le Père Augier ici, je m'offrirais comme entremetteur.

Mardi, 13 mai. — Je vous écris après onze heures du soir. Mgr Labelle et le Père Paradis sortent d'ici. Ils m'ont tellement réveillé que je ne puis me mettre au lit. J'avais reçu cet après-midi la visite de M. C. qui est un grand Seigneur du reste bien modeste et bien ecclésiastique. Je vous envoie sa carte.

J.-B. PROULX, Ptre

Achetez *A l'Œuvre et à l'Épreuve*, de Laure Conan. En vente aux bureaux de *ETUDIANT* et de la *FAMILLE*, 52 centims, franc de port.

ANDRÉ BRAVE-TOUT.

II

Il y avait six semaines que le *Cacique*, à bord duquel André s'était embarqué se trouvait sur la rade, quand le capitaine de ce bâtiment reçut l'ordre de transporter des troupes au Sénégal et de croiser ensuite sur la route des navires de l'Inde. André vit arborer avec enthousiasme le pavillon de partance et ne fut pas le moins empressé à mettre l'ancre à pic, à border, à hisser les huniers et les perroquets. Il était au début de sa première campagne.

Poussé rapidement par une forte brise de nord-ouest, le *Cacique*, glissant sur les flots comme une hirondelle dans les airs, contourna bientôt le cap Sépet, se dirigeant vers le détroit de Gibraltar. Le soleil brillait dans toutes ses splendeurs, le front d'André Brave-Tout rayonnait de joie, il n'aurait pas changé sa position de simple mousse contre celle de Rothschild, au moment où se trouvant dans le cercle sans bornes formé par la mer, il n'aperçut plus que les nuages fantastiques du ciel glissant sur sa tête et les flots verdâtres de la Méditerranée ondulant sous ses pieds.

Six mois de navigation suffirent au jeune volontaire pour former sa nature indépendante et impétueuse au rude métier des gens de mer. Mauvaise tête toujours, mais excellent cœur, il s'était courbé sans trop de résistance sous le joug sévère de la discipline. Il était si bien d'ailleurs dans sa vocation, qu'il captivait chaque jour davantage l'affection de ses chefs par son zèle et son aptitude à exécuter toutes les manœuvres qui lui étaient ordonnées. Lorsqu'au coup de sifflet du commandement, il s'élançait dans les cordages, on aurait dit un écureuil voltigeant dans les branches d'un mélèze. Nul mieux que lui ne savait ouvrir une voile au vent et nager dans une embarcation.

A quinze ans, neuf mois à peine après son embarquement, André avait tellement changé, que sa mère n'aurait pas reconnu dans un robuste garçon aux épaules carrées, au teint hâlé par le soleil et la brise de la mer, l'enfant au teint rose et blanc et aux cheveux blonds, qui faisait son orgueil et sa joie. Ce fut un bien beau jour pour Brave-Tout que celui où, de mousse passant novice, il écrivit à son père ces quelques lignes :

« Cher père,

« Ton petit André est enfin aujourd'hui presque un homme : je
« suis novice, pas *trop piqué des vers*, si j'en crois les camarades.
« Fidèle à tes conseils, à tes exemples, à tes leçons, j'ai su mériter
« l'estime de mes chefs, l'amitié de mes compagnons et la satisfac-
« tion de ma conscience : je ne boude pas à la besogne et ne *re-*
« *chigne* jamais à la peine. Depuis un mois j'ai quitté le *Cacique*
« pour le *Suffren*, beau vaisseau de 90 canons. Nous avons à bord
« un vénérable ecclésiastique qui est bon comme le bon pain quoti-
« dien du bon Dieu. Il se nomme C... et me fait l'effet d'un crâne
« marin. Je l'ai vu en un jour de tempête aussi calme que le curé
« de notre village à l'autel un jour de Pâques. Véritable saint Jean
« Bouche d'or par la parole, c'est un Vincent de Paul par la charité ;
« rien ne peut se comparer à son dévouement pour soigner les ma-
« lades quand une épidémie se déclare à bord d'un bâtiment. Si ce
« n'était sa noble et mâle figure à laquelle il ne manque qu'une paire
« de moustaches, on prendrait volontiers sa robe noire pour celle
« d'une sœur de charité. Sa vue seule, quand elle se repose sur
« moi, me rappelle les pieux enseignements de ma mère, c'est te
« prouver que je n'ai point oublié ce que tu m'as dit la veille de
« mon départ, à savoir que les bons chrétiens faisaient les bons ma-
« rins. Adieu, mon cher père, j'embrasse sur tes deux joues les
« lèvres de ma bonne mère et celles de mon frère Georges.

« Ton fils bien tendrement respectueux,

« ANDRÉ,

« Novice à bord du *Suffren*»

André n'aurait pas signé plus triomphalement pour son propre compte les noms de Ruyter, Tromp ou Tourville que ce simple titre de novice.

Deux ans plus tard, le joyeux enfant des montagnes du Dauphiné était devenu un homme au grand complet ; les gens de mer maîtrisent vite dans les orages et les tempêtes. Plus d'une fois sa pensée, franchissant les espaces du temps et des lieux, s'était reportée au modeste village qui avait abrité son enfance, et chaque fois, à travers cette pensée, s'était glissé le désir de le revoir ; mais André avec l'âge avait pris de l'ambition. « Je ne reviendrai au pays, avait-

il dit au capitaine qui l'avait embarqué, que lorsque je porterai *une bonne note sur ma poitrine*, une note attachée à un bout de ruban quelconque, n'importe la nuance : les belles et bonnes actions s'appliquent indistinctement à toutes les couleurs.» Pour obtenir plus tôt cette récompense, que dans son style imaginé il appelait encore le *bon point de l'honneur*, il aurait bien désiré une bonne guerre maritime ; mais l'Europe, fatiguée des longues luttes de l'empire, jouissait alors d'une paix profonde ; de ces rameaux pacifiques l'olivier ombrageait les vaisseaux de la France. Triste, mais non découragé, il commençait à ne plus espérer l'occasion de signaler son courage, lorsqu'une occasion imprévue vint exaucer son vœu le plus cher.

Un jour et par la plus funeste tempête à laquelle il eût assisté depuis son embarquement, le canon de détresse se fit entendre au loin, et bientôt après le vaisseau qu'il montait aperçut dans le plus imminent péril un navire russe démâté et rasé comme un ponton. Le canon d'alarme continuait à gronder comme une voix de deuil. La mer était si mauvaise, que tout moyen de sauvetage semblait impossible. André contemplait avec la plus vive émotion cette scène sinistre, qui menaçait à chaque instant de se dénouer par une perte de corps et de biens. « Mon capitaine, dit-il au commandant du bord, qui de son côté suivait avec anxiété les phases de ce drame maritime, capitaine, laisserons-nous donc périr ces braves gens là sans leur porter le moindre secours ? » Le capitaine se contenta de lui montrer les montagnes de vagues qui battaient avec fureur les flancs du navire. Les coups de canon devenaient de plus en plus rapides et précipités... et à travers ces sourdes détonations, au milieu du mugissement des flots et du sifflement des cordages, on entendait les cris de l'équipage russe qui implorait miséricorde. « La chaloupe à la mer, s'écria le capitaine français, et vingt hommes de bonne volonté. » Cinquante marins se présentèrent à cet appel de salut auquel André Brave-Tout répondit le premier. Vous êtes un brave jeune homme, lui dit le capitaine, prenez vingt-cinq hommes et partez à la garde de Dieu. A la garde de Dieu, répéta André, et suivi de vingt-cinq marins dévoués, il s'élança dans la chaloupe qui venait de mettre le cap sur le bâtiment en détresse. La tempête alors était à son apogée, on eût dit que l'Océan, jaloux des victimes qu'on cherchait à lui enlever, redoublait de fureur pour engloutir dans une perte commune l'équipage russe et ses libérateurs. La chaloupe du sauvetage disparut bientôt aux regards de l'équipage

français réuni sur le pont dans l'attente d'une catastrophe... le canon de détresse avait cessé de se faire entendre. André se trouvait alors par le travers du navire en perdition. Ce moment était suprême : Enfants, s'écria le brave novice, invoquez avec moi la sainte Vierge, mère des matelots, je connais une prière qu'elle n'écoula jamais sans l'exaucer ; et d'une voix ferme, il prononça le *Memorare* répété à voix basse par ses généreux compagnons. Un instant après, une amarre vigoureusement lancée du haut du pont du bâtiment russe, réunit sans danger les deux bords et devint une ancre de salut pour les malheureux condamnés à une mort certaine. L'équipage français accueillit avec de vives acclamations le retour de la chaloupe, et le capitaine pressa sur sa poitrine le brave André dont le courage et l'habileté venait de sauver soixante hommes. Parmi les personnes sauvées se trouvait un officier supérieur russe, appartenant à l'une des premières familles de l'empire moscovite... Le même jour, André vit son nom cité à l'ordre et inscrit sur les registres du bord. Trois mois après, il reçut du gouvernement français, pour récompense de sa belle conduite, une médaille d'or de première classe. Voici en quels termes il annonça cette heureuse nouvelle à sa famille :

« Mon cher père,

« Enfin je porte sur ma poitrine la *bonne note* que je désirais tant !... Le nom de ton fils a été cité à l'ordre du jour, et le roi des Français m'a donné une médaille d'or pour avoir sauvé l'équipage d'un trois-mâts russe. Je dois cette bonne fortune à la sainte Vierge que j'ai invoquée à l'heure du danger... Ma mère a raison, on n'invoque jamais en vain cette puissante protectrice des marins. Je lui dois la vie de soixante hommes et l'honneur de m'être signalé par une action qui a redoublé pour moi l'estime de mes chefs et l'affection de mes camarades. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous embrasser tous, ce que je fais aujourd'hui mentalement d'un cœur aimant et bien respectueux.

« Ton fils, ANDRÉ. »

Tandis que le vent de la fortune soufflait ainsi dans les voiles de notre jeune marin, le Seigneur, dont les vues sont impénétrables, éprouvait sa famille, si heureuse jusqu'à ce jour. Une épizootie avait amené le vide dans les étables de la ferme, un sinistre com-

mercial frappant l'une des premières maisons de banque de la ville de Grenoble, où le père Rambaud avait placé une partie de sa fortune, avait diminué de plus de moitié ses revenus. Depuis deux années les récoltes étaient à peu près nulles. Une longue maladie, qui avait mis Mme Rambaud à deux doigts de la tombe, avait absorbé la plus grande partie des ressources pécuniaires. Enfin, pour surcroît d'infortune, la loi de la conscription militaire appelait sous les drapeaux de la France, Georges l'unique soutien de cette famille désolée.

Ce fut sur ces entrefaites qu'André Brave-Tout, devenu presque un grand homme aux yeux prévenus de ses parents, revint au pays. La joie de son retour fut immense ; elle fit oublier un instant même les tristesses du foyer domestique. André donna le premier l'exemple du courage et de la résignation.

— Rassurez-vous, mon père, lui dit-il, je suis jeune, fort et vigoureux ; je suis venu pour vous embrasser et pour vous demander l'autorisation de m'engager comme matelot... Cette autorisation devient à cette heure une nécessité ; je préviendrai l'appel de la classe de mon frère, et Georges pourra de cette manière rester près de vous. En son nom je servirai la France pour mon propre compte ; tout le monde y gagnera... Ainsi c'est convenu, n'en parlons plus.

Le père Rambaud ne put répondre à son fils que par ses larmes. Le jour qui suivit cette scène trouva la famille dans la désolation... Inquiet et pâle, le père Rambaud se promenait à grands pas dans sa chambre, suivant avec anxiété du regard, sur le cadran d'une vieille horloge, les aiguilles qui marquaient les heures.

— Qu'avez-vous donc, père, lui demanda André, on dirait en vérité que le feu est à la soute aux poudres, et que notre cambuse va sauter.

— Tu ne dis que trop vrai, mon enfant, répondit le père. notre pauvre maison est en danger.

— Mais je suis là, moi, s'écria avec fierté André ; et montrant la médaille d'or qui décorait sa poitrine, il ajouta : Je me connais en sauvetage... je sauverai la cambuse, quoi qu'il arrive.

— Non, mon enfant, car le courage et la force n'ont aucune puissance pour prévenir le danger qui la menace.

— Il est donc accompli !

— Irréparable.

— C'est ce que nous verrons, mille sabords !

Au même instant un coup frappé violemment à la porte, interrompant ce dialogue, fit tressaillir le père Rambaud, dont le visage prit aussitôt une teinte livide...

— Qui frappe ainsi ? demanda André.

— Le danger dont je t'ai parlé, mon pauvre enfant.

— Eh bien, mille sabords ! je vais lui ouvrir pour le recevoir moi-même.. Et se dirigeant vers la porte, André l'ouvrit brusquement à un grand homme sec, maigre, au teint bilieux, et tenant à la main un rouleau de papier.

— Que voulez-vous, Monsieur ? lui dit André.

— Exécuter un ordre... Pardonnez-moi tout ce qu'il a de pénible et de douloureux.

— Pas de phrases, Monsieur ; parlons peu, mais parlons bien. De quoi s'agit-il ?

— D'une saisie par acte de justice.

— D'une saisie, mille caronades ? vous êtes donc corsaire ?

— Je suis huissier.

— C'est tout un...

— Monsieur, s'écria l'huissier, en prenant un ton de dignité.

— Allons, mon bonhomme, ne vous fâchez pas. Montrez-moi votre *lettre de cachet*, et faites votre métier.

— Mon devoir, Monsieur... Disant ainsi, il déploya lentement ses titres timbrés, et commença à faire l'inventaire de la maison saisie au sujet d'un billet échu et protesté.

Dès que cette opération fut terminée, et au moment où l'officier civil qui, du reste, et sans jeu de mots, avait été fort poli, s'appretait à se retirer, André, le retenant par la basque de son habit, lui dit :

— Seriez-vous assez bon, Monsieur, pour me dire à combien se monte le chiffon de papier qui nous a procuré l'honneur de votre matinale visite ?

— Capital, intérêts et frais, il se monte à la somme de sept cent cinquante-sept francs quatre-vingt-dix centimes.

— Excusez un peu, il paraît que le papier est plus cher sur le *plancher des vaches* que sur le pont d'un vaisseau : n'importe j'ai une proposition honnête à vous faire.

— Laquelle ?

— De changer, papier contre papier, *troc pour troc*, ça vous va-t-il ?

— Cela dépend...

— Puis pour intérêt de la chose et à propos de papiers plus ou moins bons, je vous conterai une histoire, simple histoire pour rire, cela vous va-t-il ?

— Voyons d'abord vos papiers.

— C'est juste, répondit André. Fouillant alors dans une vaste poche de sa grande vareuse, il en sortit une espèce de blague en cuir racorni, qu'il avait l'orgueilleuse prétention d'appeler son portefeuille ; dans l'inventaire de cette blague, il y avait parmi tous les ustensiles indispensables au fumeur, une poche mystérieuse que Brave-Tout déploya pour en tirer un carré de papier jaune comme du papier à cigarette ; ce papier-là, dit-il, se fabrique à la Banque de France, et il a cours partout... cela vous va-t-il ?

A la vue du chiffre qui représentait la valeur de mille francs, l'huissier grimaçant un sourire, compta sur la table une somme de deux cent quarante-deux francs dix centimes et répondit : Jeune homme, nous sommes quittes.

Pas encore, mon brave huissier, répliqua André, car je vous dois une histoire que j'ai apprise à bord du *Suffren*.

— C'est juste, une histoire de papier.

— La voici : Un jour, une *mauvaise pratique* échappée du bague de Toulon sans doute, fut sommée de montrer ses papiers à un digne gendarme, né en Bretagne. Cette pratique avait pris le nom d'une des plus illustres familles de l'Armorique, mais au lieu d'écrire Kersabiec avec un K, il l'avait écrit par un Q. Le gendarme, qui était fort lettré sur l'orthographe des noms de son pays, empoigna mon homme, en lui disant : De votre Q... faites un K, et vos papiers vous serviront... voilà... Maintenant, digne huissier, vous pouvez vous retirer, nous sommes quittes.

Le père Rambaud, impassible témoin de cette scène saisissante, se jeta au cou de son fils, lui disant : C'est bien André : tu es un brave jeune homme ; je suis fier de toi.

A. BALLEY DIER.

NOUS TENON EN VENTE :

La FAMILLE de 1891, reliée, \$1.10. Franc de port.

La FAMILLE de 1891, reliure en toile, avec lettres d'or au dos et au recto \$1.35. Franc de port.

C'est un bon marché considérable. Profitons-en.